



TECHNOSCIENCE, MARCHÉ, ÉTAT,  
SOCIÉTÉ CIVILE ET CHOIX POLITIQUE :  
RÉGIMES DE PRODUCTION ET DE  
RÉGULATION DES SAVOIRS DANS  
L'HISTOIRE ET AUJOURD'HUI  
DOMINIQUE PESTRE

---

Dominique Pestre est physicien d'origine et historien. Il est directeur d'études à l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales) et dirige le Centre Alexandre Koyré à Paris. Il a travaillé sur l'histoire des sciences physiques au XXe siècle, notamment sur la situation française, sur le CERN et sur la guerre froide. Dans ce domaine, il a publié deux ouvrages personnels, les deux premiers volumes de *History of CERN* (avec John Krige) et dirigé plusieurs livres collectifs dont *Science in the XXth Century* (avec John Krige) et *Les sciences pour la guerre* (avec Amy Dahan, en 2004). Il a aussi beaucoup publié sur l'historiographie des sciences et des techniques depuis la seconde guerre mondiale, sur les diverses manières de parler des sciences en histoire, philosophie et sociologie. Dans ce domaine, son dernier livre s'intitule *Heinrich Hertz, l'administration de la preuve* (PUF, 2002). Plus récemment, il a publié sur les modifications drastiques qu'a connues la pratique des sciences dans les dernières décennies. – Adresse: Centre Alexandre Koyré, Pavillon Chevreul, Museum National d'Histoire Naturelle, 57 rue Cuvier, 75005 Paris, France.

La qualité et la force d'une institution de savoir résident dans la capacité qu'elle a de faire converger les personnes adéquates, d'accroître l'intensité des rencontres et d'aider à l'émergence de nouveaux arrangements intellectuels et humains. Il est certain qu'aucune institution n'aura jamais la possibilité de se substituer aux individus et d'agir à leur place, mais la manière dont ces derniers agencent leurs mondes et en inventent de nouveaux dépend de façon centrale de ce à quoi les institutions les confrontent – intellectuellement, socialement, anthropologiquement. L'apparition du neuf n'est jamais prévisible, un irréductible radical lui est attaché – mais il s'enracine toujours dans des moments et des lieux, comme dans des

échanges nombreux à l'alchimie inconnue mais décisive. Pour toute institution, savoir anticiper ces moments est donc crucial.

Si l'organisation des bonnes rencontres doit constituer le critère de réussite d'une institution – et si mon cas personnel peut être retenu pour parler du Wissenschaftskolleg, une présomption qui trouve sa maigre excuse dans l'exercice de style qui est celui de ce « compte-rendu » – alors le Wissenschaftskolleg a fonctionné cette année comme une institution parfaite. Il l'a été pour des raisons structurelles, pourrait-on dire – mais ce point est bien connu : un système de bibliothèque dont rêve tout universitaire, rapide, efficace – tous les livres du monde à portée de main ; un service informatique et un service de traduction attentifs et tous deux de grande qualité ; et plus généralement, un suivi, un « accompagnement » du corps du chercheur, un chercheur que le Wissenschaftskolleg loge, nourrit et soigne avec la plus extrême perfection – une situation qui mériterait d'ailleurs qu'on s'interroge sur l'importance de ces « techniciens invisibles » qui sont la condition du bonheur et de la « créativité » de l'universitaire, sur l'importance décisive du « staff » et de ses fonctions. J'ajouterais un dernier élément : l'incitation constante à la rencontre, souple et ferme à la fois – par la présence dans les mêmes lieux, par le séminaire du mardi et, bien sûr, par la prise en commun des repas, par le devoir vivre ensemble. En bref, un cadre « bio-politique » (si je puis à nouveau détourner une expression classique), un cadre d'absolu velours dans une main de fer (certes très doux) – pour le bien des *fellows*, et de la science bien sûr !

Le Wissenschaftskolleg a aussi été une institution parfaite pour des raisons peut-être propres au « cru 2003–2004 », à la qualité des *fellows* de cette année – un choix à imputer aussi à l'institution. Initialement, j'avais choisi de travailler à un article historiographique. Intitulé *Thirty years of science studies ; Knowledge, society and the political*, cet article explorait les principales questions que les *science studies* ont abordées au cours des trois dernières décennies, les propositions qu'elles ont faites – mais surtout ce qui a fondé leurs prises de position intellectuelles. Dans ce texte, je cherchais à placer les *social studies of knowledge* dans un cadre plus large, à repérer les similitudes avec les changements qui ont marqué l'anthropologie, l'histoire et la sociologie, à définir les relations entre ces changements paradigmatiques et les modifications de l'ordre social et politique. Ce travail était terminé à l'automne, mais sa lecture par plusieurs fellows (dont « nono » et Gil Anidjar) m'a conduit à l'étendre, à saisir des enjeux nouveaux et à envisager la tenue d'un atelier de travail l'an prochain, en collaboration avec Amnon Raz-Krakotzkin. Son objet devrait être de comprendre si la plupart des analyses des sciences sociales depuis les années 1970 n'ont pas

d'abord visé la description d'un monde en voie de disparition, avec des outils adaptés à ce moment – oubliant par là-même l'émergence d'un nouveau régime de régulation politique et sociale dans les trois dernières décennies, un régime nous prenant en quelque sorte à revers et pour lequel nos outils sont mal adaptés. En bref, un *workshop* entre spécialistes de champs de savoir très divers afin de saisir ce qui nous a paradigmatiquement uni pendant trente ans – dans un certain aveuglement peut-être.

Dès le mois d'octobre, j'ai aussi travaillé avec d'autres fellows – Zhiyuan Cui, Peter Hall, Susan James, Heike Paul, Beate Rössler – dans le cadre d'un groupe de lecture consacré à la philosophie politique contemporaine et à ses questions. Mes travaux ayant progressivement glissé de l'histoire et de l'analyse épistémologique des sciences à leur place dans des régimes de production et de régulation du social, une meilleure connaissance de la philosophie politique s'imposait à moi comme nécessaire et urgente. Ces échanges m'ont conduit à écrire un second texte portant sur la « co-transformation » de la techno-science et de la mondialisation durant les trois dernières décennies. Prenant appui sur un livre terminé juste avant mon arrivée à Berlin (*Science, argent et politique, un essai d'interprétation*, publié en France par l'INRA), il s'agissait d'en étendre la visée et de construire un cadre d'analyse pouvant nous aider à mieux saisir le futur et ses options. Prenant notamment appui sur Ricoeur et Walzer, Boltanski, Thévenot et Chiapello, l'idée était de dresser une cartographie des *cités de justice* en oeuvre depuis la fin des années 1960, de repérer leurs mutations et de définir les différentes formes de régulation des techno-sciences industrielles proposées par le social. Commenté par de nombreux fellows du Wissenschaftskolleg, ce texte est devenu pour moi un cadre de travail heuristiquement puissant dont la première version sera publiée au tout début de 2005 par Springer, dans le cadre d'un livre collectif préparé au Wissenschaftskolleg avec Helga Nowotny, Eberhard Schmidt-Assman, Helmuth Schulze-Fielitz et Hans Heinrich Trute. Son titre devrait être *The public nature of science under assault : Markets, politics, science and the law*.

Cette immersion dans un cadre de réflexion beaucoup plus large que celui des seules *Science Studies* m'a finalement conduit à concevoir un dernier texte. Prenant appui sur l'extrême variété des positions et attitudes présentes au Wissenschaftskolleg cette année, et grâce aux infinies discussions induites par les règles de l'institution (puis-je encore citer Pascal Grosse, Ashis Nandy, Robert Pippin et Quentin Skinner ?), je me suis retrouvé construisant une critique très globale du domaine STS (*Science, Technology, Society*). Reprenant les thématiques les plus fortes qui structurent ce champ aujourd'hui – autour de l'organisation de l'expertise, de la démocratie dialogique, de la notion de gouvernance, du principe

de développement durable, etc. – j’ai suggéré que nous étions peut-être devenus trop iréniques et inattentifs à la manière dont nos propositions sont instrumentalisées par l’univers des affaires et de la politique. Non que les propositions que nous avons faites depuis deux décennies soient sans intérêt. Au contraire, elles accompagnent un approfondissement et une différenciation croissante des formes d’*accountability* et elles aident à les systématiser. Il se pourrait toutefois que, dans ce mouvement, nos capacités critiques se soient émoussées et que le temps soit venu de redéfinir le rôle des intellectuels dans la cité.

On l’aura compris – et sans difficulté : le séjour berlinois qui fut le mien au cours de cette année 2003–2004 a été une occasion unique et fructueuse. Il est arrivé au moment le plus idoine de mon évolution intellectuelle et a permis une mutation que j’espère heureuse. Que tous mes collègues d’une année soit donc remerciés. Que le *Wissenschaftskolleg* le soit tout autant. Que le *staff*, enfin, le soit infiniment.